

Au dos:

Sergent sous-officier des compagnies de grenadiers d'infanterie de ligne dans la tenue portée en Espagne de 1808 à 1812. Couvre schako de toile cirée, capote souvent fabriquée dans de la bure, coloquinte, musette, ou sac de distribution, pantalon large de toile légère.

franchement eux-mêmes !

L'impact psychologique d'événements comme celui-ci vaut pour les troupes en présence autant qu'une grande bataille, car il montre la valeur des hommes de la base. L'empereur ne l'ignorait pas, en 1814, pendant l'invasion il compta beaucoup sur ces vétérans, rentrant au pays à marches forcées, pour défendre le sol national.

Cette affaire, on vient de le voir fit grand bruit chez l'adversaire, mais aussi dans nos rangs. Le général baron MARBOT, dans ses mémoires mentionne l'événement bien qu'il n'y ait pas pris part.

Notre sergent y occupe une place d'honneur: "Les français eurent le temps de former un petit carré et manœuvrèrent avec tant de calme que les officiers ennemis entendirent le capitaine GOUACHE et son sergent exhorter leur monde à bien tirer".

Le 28 juillet 1810. — L'Empereur élève le capitaine GOUACHE au grade de chef de bataillon.

Le 16 août 1810. — Il quitte son commandement.

La veille de ce jour, François POTAIT reçoit un courrier du maréchal BERTHIER lui annonçant que, l'Empereur, par décret du 28 juillet 1810 lui accorde la croix et le fait chevalier dans l'ordre de la légion d'honneur, en récompense de sa conduite à VILLAPORA.

Cette lettre manuscrite, faisant mention du N°27922 à l'ordre de la légion d'honneur, fera le reste des campagnes de François POTAIT précieusement serrée dans son havresac.

Le 1^{er} août 1810. — Le 22^{ème} est à SAELICES EL CHICO. Le général GODART, commandant la brigade dans laquelle le 22^{ème} représentait la majorité de ses effectifs note dans ses mémoires que le pays était si malsain qu'il perdit 500 hommes dans le mois.

Le 28 août 1810. — Après la chute de la citadelle d'ALMEIDA,

les français entrent au Portugal, à la poursuite des anglo-portugais; cette campagne à travers un pays montagneux et sauvage, d'une pauvreté extrême, verra l'agonie de nombreux français et l'échec complet de l'expédition.

Passant par PINHEL et VISEU, le 22^{ème} se dirige sur COÏMBRA.

Le 1er octobre 1810. — Le 22^{ème} reçoit la mission de déloger les ennemis qui défendent les hauteurs de COÏMBRA, tandis que les dragons franchissent le MONDEGO

Cette action force l'ennemi à évacuer la ville.

L'armée trouve dans la ville des vivres pour quinze jours mais tout est dilapidé et la ville pillée scrupuleusement.

Le 3 octobre 1810. — Les troupes valides partent de COÏMBRA vers LISBONNE, laissant à l'hôpital de la ville plus de 3.000 malades et blessés de la bataille de BUSACO, gardés par une demi-compagnie de matelots.

Le soir même les miliciens portugais prennent d'assaut le couvent où sont retranchés nos soldats commandés par les quelques officiers qui se trouvaient parmi eux. Les blessés organisent la défense des lieux.

Le 6 octobre 1810. — Le général anglais TRENT signe la capitulation avec les officiers français. A peine les armes déposées, les miliciens se précipitent dans l'hôpital et égorgent près de 1.000 malheureux qui n'avaient pour certains même plus de force de se soutenir. Le reste des prisonniers a péri sur la route de COÏMBRA à PORTO, assassinés dans les fossés sous l'œil indifférent des officiers anglais.

Pendant ces événements, le 22^{ème} se dirige sur LISBONNE sans trop de difficultés.

Le 7 octobre 1810. — Il est à LEIRIA.

Le 12 octobre 1810. — A ALENQUER, les affaires se compliquent. L'ennemi chassé de la ville se retire sur SOBRAL, les français à leurs troupes arrivent en même temps au village déjà occupé par les renforts anglo-portugais. Malgré plusieurs charges destinées à débloquent le village, les français restent maîtres du terrain.

Les 13 et 14 octobre 1810. — De nouveaux engagements à l'avantage de nos troupes. Dès cette date MASSENA décide de bloquer les anglais autour de LISBONNE par l'établissement de lignes au niveau de TORRES VEDRAS. Le 22^{ème}, en position aux alentours de SOBRAL, participe au blocus des forces anglaises et s'y maintient jusqu'en novembre. Le blocus ayant un effet inverse à celui escompté, les français mourant de faim dans une région épuisée par six semaines d'occupation, face à l'ennemi recevant les renforts et le ravitaillement par la mer, la retraite est ordonnée jusqu'au niveau de SANTAREM.

Le 14 novembre 1810. — Le 22^{ème} est à ALCANOES.

Dans l'attente des renforts, les français s'installent sur cette nouvelle position. Les renforts ne compensèrent pas les pertes subies.

En janvier 1811. — Une expédition, dans laquelle de 22^{ème} est engagé rapporte 200 bêtes à cornes, 900 moutons, 150 sacs de pains, des cochons, des volailles, du sucre, du café, du rhum; toute la région fut dépouillée jusqu'au moindre recoin, malgré cela l'armée tombait d'inanition, depuis longtemps ni officiers, ni soldats n'avaient mangé à sa faim. Les chaleurs du jour, les froids très vifs de la nuit, les pluies continues, l'humidité des bivouacs, les marches et les fatigues ininterrompues avaient épuisé le soldat.

L'armée si belle à son entrée en campagne périssait de misère, l'habillement tombait en lambeaux, il n'y avait plus de souliers et on

ne trouvait plus rien dans les environs. Depuis neuf mois les troupes ne recevaient plus de solde. Le 22^{ème} de ligne, d'un effectif de 3.099 hommes à son entrée en Espagne en janvier 1810, ne comptait plus que 2.248 présents en août 1810 et seulement 1.723 fin février 1811.

Cela devenait l'enfer, il fallait communiquer uniquement par forts détachements, les soldats français qui étaient pris étaient enterrés vivants. Au comble de l'exaspération les français massacraient tous ceux qui tombaient entre leurs mains, femmes, enfants, vieillards.

Le 22^{ème} pendant cette période d'attente sera en permanence sur la ligne de front, au contact des troupes anglo-portugaises, et subira la pression journalière de l'ennemi.

La retraite est ordonnée.

Le 5 mars 1811. — Le 22^{ème} se met en marche en suivant la rive gauche de l'ALVIELA jusqu'à PERNES.

Le 6 mars 1811. — Il reprit sa marche sur TORRES NOVAS.

Le 15 mars 1811. — Le 22^{ème} arrive à FOZ DE AROUCE et installe son bivouac sur la rive droite de la CEIRA après avoir traversé le pont à arche unique qui l'enjambe.

Dans la journée, il assiste impuissant au combat qui s'est engagé dans la plaine, sur la rive gauche, entre l'avant-garde anglaise et les unités françaises fermant la marche. L'étroit pont, unique passage, encombré de troupes qui refluaient, ne permit pas à la cavalerie française de rejoindre le champ de bataille pour contrer l'attaque anglaise. De nombreux français se noyèrent dans la rivière, en tentant de franchir le gué, impraticable en cette saison, sous les yeux de leurs camarades.

Le 24 mars 1811. — Le 22^{ème} est à GUARDA.

Le 25 mars 1811. — A BELMONTE.

Le 31 mars 1811. — A SEBUGAL.

Début avril 1811. — Le 22^{ème} en retraite est à VEZ DE MARBAN près de TORO.

A l'occasion de la prise de commandement par le maréchal MARMONT, le 22^{ème} est versé dans la 6^{ème} division et repart en campagne, assurant les arrières des troupes engagées dans les batailles.

Le 1^{er} mai 1811. — François POTAIT et son unité sont à TORO: toujours la même tension causée par les guerillas, 45 bandes organisées et payées, écumant la région.

Début mai 1811. — Elle fait mouvement pour couvrir la bataille de FUENTES DE ONORO.

Le 4 mai 1811. — Il est à FUENTESAUCO.

Le 5 juin 1811. — Il est à SALAMANCA.

Le 8 juin 1811. — Le 22^{ème} reçoit l'ordre de marcher pour porter secours aux troupes assiégées dans BADAJOZ; à plusieurs reprises le convoi sera attaqué. Les anglais ayant levé le siège, le 22^{ème} se trouvant à MIRANDILLA, près de MERIDA, reprend un mouvement rétrograde.

Le 17 juin 1811. — Le 22^{ème} est à TRUXILLO. Les habitants furent surpris de voir une armée aussi calme et disciplinée, car ils avaient, quelques mois auparavant, subi les pires horreurs de la part des français, pillages, viols, incendies, parfois ils arrachaient les bijoux aux oreilles des femmes.

Le 1^{er} juillet 1811. — Il est à ALCUESCA.

Le 1^{er} août 1811. — A ALDEA NUEVA DEL CAMINO.

Le 3 août 1811. — Départ pour GRANADILLA afin de forcer les communes à fournir leurs contingents de denrées. L'intervention est efficace, le 22^{ème} revient avec 12 jours de pain de guerre.

Le 1^{er} septembre 1811. — Le 22^{ème} s'installe à PLASENCIA jusqu'en novembre 1811. L'approvisionnement en vivres se faisant avec beaucoup de difficultés, le 22^{ème} lève le camp pour CASATEJADA.

Le 21 décembre 1811. — Il est à TALAVERA DE LA REINA.

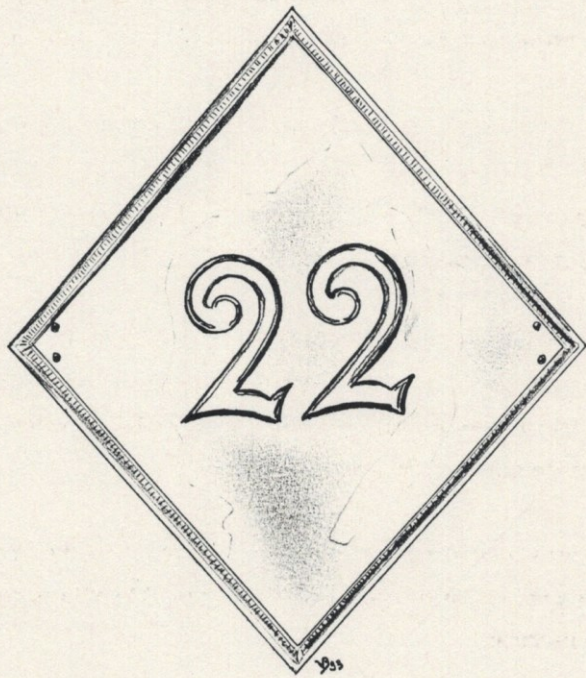
Mi janvier 1812. — La prise de CUIDAD RODRIGO par les anglais et leurs mouvements offensifs oblige à nouveau le 22^{ème} à rétrograder jusqu'à AVILA.

Le 22^{ème} ayant été décimé presque de la moitié de ses effectifs par les campagnes menées depuis son entrée en Espagne en 1810, les hommes du 1^{er} et 3^{ème} bataillon sont incorporés dans les deux autres bataillons afin de combler les vides.

La deuxième quinzaine de février 1812. — Les cadres de ces deux bataillons sans troupe sont dirigés sur BAYONNE au petit dépôt du 22^{ème} pour se recruter.

Le 26 juin 1812. — François POTAIT "atteint d'affection grave de poitrine, de plusieurs contusions sur cette partie rhumatisée" reçoit son congé, l'inspection générale considérant que ces blessures le rendent impropre au service.

Pour lui c'est la fin de deux années de misère. Au même



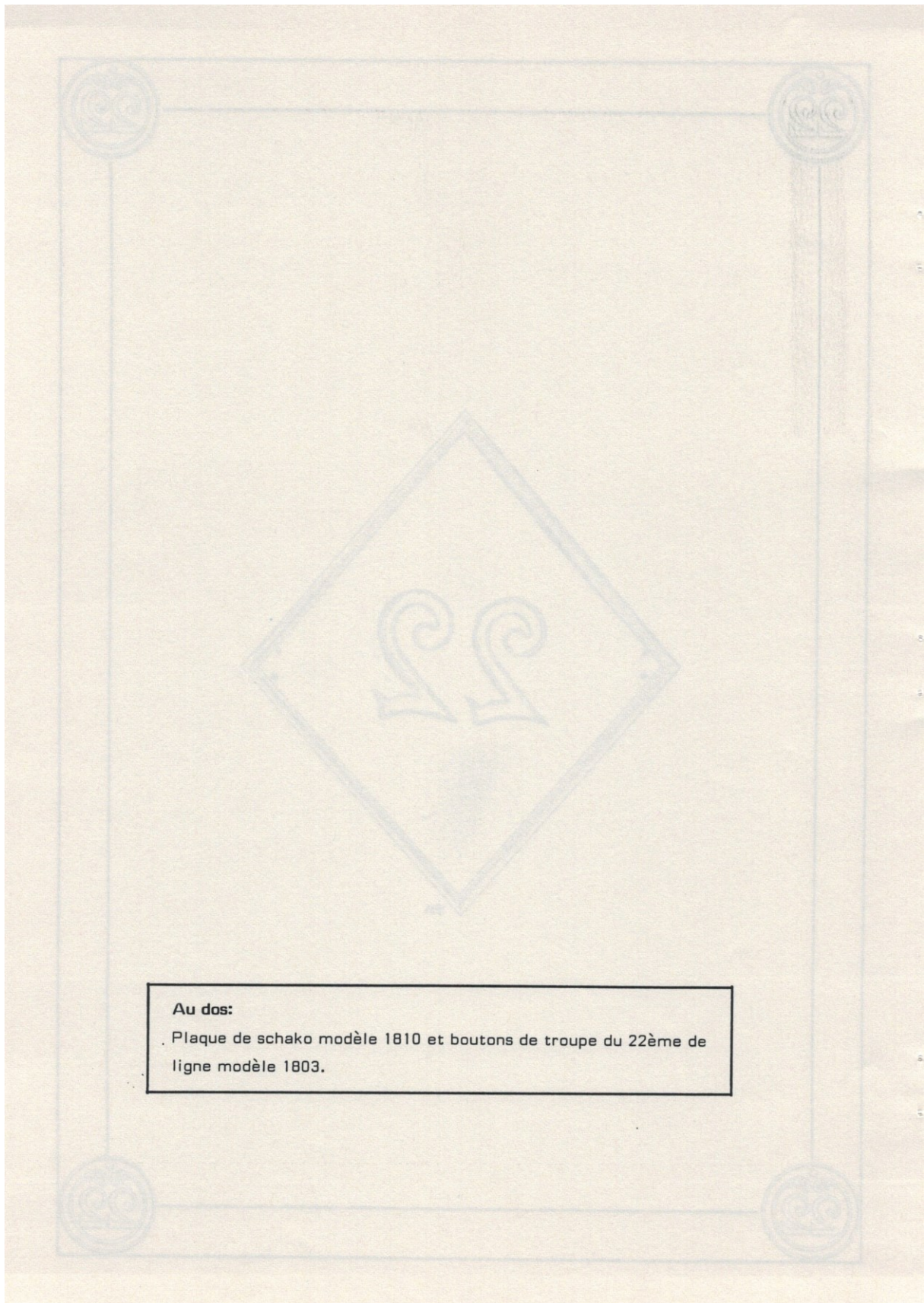
Les deux
plans en papier rouge 1010 et bouton de trou de 23mm de
type modèle 1013.



moment, ses frères d'armes de la grande armée, foncent en avant dans l'immense Russie, là aussi, en deux années; cette grande aventure malheureuse sonnera le glas de l'Empire.

A ce jour, il lui est dû 214,82 francs de solde et 78,70 francs sur sa masse de linge et chaussures, soit dix mois de solde pour un sergent de grenadier à 0,72 franc par jour.





Au dos:

Plaqué de schako modèle 1810 et boutons de troupe du 22ème de ligne modèle 1803.

Le 4 décembre 1813. — La petite Marie-Anne, Ursule, Sophie prénommée comme sa mère, pointe le bout de son nez chez les jeunes mariés.

Le 19 octobre 1815. — Elisa, Françoise vient tenir compagnie à sa grande sœur.

Le 1^{er} mars 1817. — C'est au tour d'Arsenée, Antoinette d'agrandir la famille POTAIT.

On peut soupçonner François POTAIT de fréquenter les anciens grognards et la valeureuse famille des légionnaires d'Empire car le témoin de la naissance de cette petite dernière sera un certain Jean-Baptiste JACQUESSON, adjudant major (capitaine) au 62^{ème} de ligne, lui aussi chevalier de la légion d'honneur.

Que fait là une vieille moustache lors d'un événement aussi intime ?

Toutes ces activités familiales et professionnelles ne font pas oublier à François POTAIT que ces vingt années dans le métier des armes lui donne des droits qu'il revendique, car le 20 septembre 1812, le bureau des pensions, au N°82.000 du contrôle du Ministère de la Guerre ne lui a accordé que 200 francs de solde de retraite par an pour 13 ans, 6 mois et 14 jours de service.

Cela ne fait pas le compte pour notre sergent.

Cette période correspond seulement à sa présence au 22^{ème} de ligne, de plus le Ministère de la Guerre dans sa grande générosité, en comptabilisant son temps dans cette unité et les majorations pour ses campagnes, lui octroie une retraite de 233 francs, arrondie à 200 francs par ans !!

Quelle mesquinerie quand on sait qu'en 1813, un ouvrier gagne en moyenne 3 francs par jours, soit près de 1.000 francs par an et parfois ce salaire est insuffisant pour entretenir une famille.

Donc espérant faire valoir ses droits, François POTAIT écrit courant 1813 au Comte d'HUNEBOURG, ministre de la guerre en

joignant les justificatifs de sa présence sous les armes depuis 1793, soit cinq années, plus les campagnes.

Il rappelle par la même occasion qu'on lui doit toujours les sommes de 214,82 francs de solde et 78,70 francs de sa masse de linge... depuis juin 1812.

Le Ministère de la Guerre laisse traîner l'affaire, ayant d'autres soucis que de régulariser les retraites des anciens militaires. Tout l'argent disponible sert à équiper la nouvelle armée levée pour stopper en Allemagne le déferlement des coalisés.

A la chute de l'Empire en 1814, François POTAIT, réaliste, ne renouvelle pas sa demande sachant que les Bourbons n'ont pas la réputation de récompenser les citoyens qui les ont combattus bien que cet engagement était dû à la nation.

A son retour en 1812, François POTAIT, portant le titre ambigu de Chevalier d'Empire n'a pas fait sa demande d'anoblissement, ne pouvant pas, et pour cause, justifier une rente de 3.000 francs par an. Ce titre aurait été transmissible au descendant mâle par droit d'aînesse. Cela fut sans importance car notre père de famille ne savait faire que des filles, après quarante ans, on en est sûr !!

1814. — C'est l'invasion, les hordes barbares venant de l'est déferlent sur notre sol en suivant les grands axes, se dirigeant sur PARIS. A plusieurs reprises, l'Empereur à la tête des dernières forces composées de vétérans, compagnons de François POTAIT et de nouvelles recrues non moins vaillantes, bouscule, piétine, sème la panique dans les colonnes conquérantes et pillardes. Ils sont partout, cisillant l'offensive en tous points, mais malgré la stratégie et la vaillance, succombent sous le nombre.

Février 1814. — François POTAIT, les poings serrés, la poitrine oppressée, impuissant, voit les cosaques semer la tyrannie et la mort dans la vallée de la Marne. Ah ! Si seulement, lui, à côté de ses

compagnons, les grenadiers du 3^{ème} bataillon étaient là comme à VILLAPORA. Eux qui ont fait rendre gorge à la puissante cavalerie anglaise, feraient, ici, chez lui, mordre la poussière à cette nuée de barbares pouilleux et sanguinaires.

Mars 1814. — Lui, le vétéran, spectateur impuissant de notre défaite, a-t-il appris que PACTHOD, le général commandant sa brigade en octobre 1799 en Hollande, vient de mener une héroïque mais inutile résistance près de FERE-CHAMPENOISE ?

Ce général, à la tête d'une colonne de gardes nationales et d'éléments disparates, conduisait vers l'Empereur un convoi de vivres et d'artillerie.

Par manque d'informations, cette unité se heurta au front des envahisseurs. Cette journée du 25 mars fut terrible, à un contre dix, la retraite se fit en ordre toute la journée dans la boue, le froid, sous la mitraille, et des nuées de cavalerie. Le soir, le coup de grâce fût donné au dernier carré immobilisé dans l'immense plaine champenoise. Parmi les braves tombés sur ce parcours infernal, se trouvaient d'anciens compagnons de François POTAIT du 22^{ème} de ligne.

Comme beaucoup de vieux militaires décorés, François POTAIT sera surveillé du coin de l'œil pendant les restaurations, mais à la campagne, le travail laisse peu de temps à la conspiration. Ceci n'empêchera pas les relations de fraternité et d'entraide entre les membres de la caste des légionnaires d'Empire, quelque soit le rang ou la grade.

Le temps passa au rythme des saisons, les filles grandissent, François POTAIT agrandit son bien et installe sa famille dans une petite maison actuellement comprise dans le N°7, rue de la Libération à LEUVRIGNY.

Avec le calme, vient l'heure de la nostalgie, François POTAIT, par moment, reste immobile, absent, face au cadre contenant sa croix d'honneur scintillante entre ses galons de sergent, le ruban rouge

épinglé sur le nœud façonné avec son galon de schako.

Il est là-bas, sur la route, dans le froid ou la chaleur, dans les brumes de Vendée ou sous le soleil brûlant d'Espagne, vivant à nouveau les moments de joie ou de peur partagés avec ses compagnons, mêlés au souvenir des odeurs fortes de la poudre, de la fumée des bivouacs ou de la puanteur de la mort.

Devant ses yeux fixant l'infini, s'agitent des ombres aux visages devenus flous, ses amis de misère, qui, pour la plupart jalonnent sa route de leurs tombes.

Le 10 août 1852. — A soixante-huit ans, Marie-Anne POTAÏT, après presque trente ans de vie commune, quitte son mari emportée par la grande faucheuse.

Le 1^{er} septembre 1852, au matin. — François POTAÏT, au terme d'une vie bien remplie rejoint sa compagne, emportant avec lui tous ses souvenirs. Il sera inhumé, près de sa femme dans la terre fraîchement remuée du petit cimetière au pied de l'église.

Peut-on, après avoir eu une furieuse envie de survivre pendant vingt ans de périls, se laisser mourir en vingt jours ?

Seul François POTAÏT le sait ! ...

